

Cajarc, 10 Avril 1944 Quel coup de tonnerre !

Sur ordre de l'interrégion F.T.P. furent déclenchées ce jour-là des attaques et des occupations de villes simultanées sur l'ensemble des départements : Lot, Corrèze, Dordogne.

Elles avaient pour but principal de porter atteinte au moral allemand et, par contrecoup, de montrer à la population que la résistance armée devenait vraiment quelque chose d'effectif...

Au cours d'une réunion avec la direction F.T.P.F. départementale, le Commandant Rivière - à cette époque responsable militaire de l'interrégion (Lot, Corrèze, Dordogne) - communiqua un ordre précis. Il s'agissait de monter une opération de plus grande envergure que de coutume : "Occuper" un bourg relativement important du département et y exécuter un certain nombre d'opérations afin que la garnison allemande de Cahors et la Gestapo en particulier fussent informées de la présence du maquis dans la ville.

L'ordre reçu était de se maintenir sur place et de ne décrocher "qu'après un engagement avec les troupes d'occupation". Bien entendu, la date, le lieu et les moyens d'action étaient laissés à l'initiative de la direction locale.

Après plusieurs réunions avec "Philippe", il fut décidé que l'opération se ferait sur la petite ville de Cajarc.

POURQUOI CETTE VILLE ?

Il y avait eu à proximité de ce bourg, début 1943, un maquis implanté sur le Causse, portant le nom de "Douaumont" et commandé par Martin. Composé d'une trentaine d'hommes, ce maquis d'origine "Armée Secrète" avait été dénoncé par le dénommé Benoni, gitan et repris de justice bien connu dans la région dès avant guerre, devenu agent de renseignements de la Gestapo dès l'occupation du Lot. Benoni avait agi sur les indications de trois miliciens habitant Cajarc.

"Douaumont" fut décimé : certains de ses membres tués, blessés ou prisonniers. Seuls quelques éléments parvinrent à s'échapper et à rejoindre des maquis environnants.

Ainsi y avait-il un vieux compte à régler avec les miliciens de Cajarc.

D'autre part, ce bourg - géographiquement situé à quelque cinquante kilomètres de Cahors - se prêtait bien aux embuscades et aux décrochages éventuels des maquis.

Philippe est désigné pour mener l'affaire sur le plan militaire ; Alain (René Andrieu) sera son adjoint, plus spécialement chargé d'en étudier et d'en contrôler les conséquences politiques.

A l'aube du 10 avril, Alain désarme la

gendarmerie, mission qui se révéla facile.

Les maquis "Bessières", "Imbert", "Jean Bart", "Gabriel Péri", "Guy Mocquet", "France", ainsi que deux maquis espagnols "Liberté" et "République" sont désignés pour participer à l'opération. Les deux groupements espagnols sont chargés de la surveillance des routes en position avancée et du dynamitage de certains ponts. Le P.C. de l'opération s'installe à la mairie de Cajarc sous la garde du maquis "Bessières". L'effectif total engagé dans l'opération est d'environ 500 hommes.

Dans la soirée du 9 avril, les maquis avaient gagné les environs de Cajarc afin de pénétrer dans la ville vers les 5 heures du matin, le temps de mettre en place le dispositif de sécurité. L'embuscade principale avait été placée sous les ordres du Chef de détachement Pitchoro (Ariza) qui disposait de l'effectif complet de deux maquis, "France" et "Liberté" à la sortie de Larnagol.

Dès le début de la matinée du 10, toutes les communications téléphoniques avec l'extérieur furent coupées de façon que la ville fût isolée. Un des miliciens arrêtés fut amené au bureau du poste et, mis dans l'obligation de téléphoner à la Gestapo pour informer les Allemands de la présence du maquis dans Cajarc, et de leur demander d'intervenir au plus tôt...

Dans le même temps, un tract dactylographié était distribué à la population :

"A la population de Cajarc : des patriotes en armes occupent aujourd'hui votre ville. Au même titre que pour les patriotes d'autres pays occupés, l'heure est venue de participer d'une façon active à la libération de la France et de la débarrasser définitivement des brigands boches et des traîtres qui la souillent et la pillent. Nous vous appelons tous à rejoindre nos rangs. Nous vous donnerons les armes nécessaires pour que cette lutte de libération nationale soit menée jusqu'à la victoire totale sur la canaille hitlérienne et sur ceux qui, au mépris de toute idée de patrie, se sont mis à la solde des nazis.

L'intérêt militaire, politique, économique et humain de notre patrie exige que tous les Français, rejetant un attentisme qui sert l'ennemi, se lancent hardiment dans la bataille libératrice qui redonnera à la France sa place de grande nation libre et indépendante. En

avant pour la Libération, vive la France libérée."

Vers 13 heures, alerte : une unité allemande s'approche de Larnagol. Trois voitures chargées d'hommes attaquent la ligne droite et tombent sous le feu de toutes les armes automatiques. Les premiers Allemands sont touchés, morts ou blessés, le combat est engagé. Vers 14 heures, trois miliciens sont passés par les armes sur la place de Cajarc en présence de la population. D'autres unités, en particulier les groupes de sécurité, s'emparent des fonds de la poste et de la perception ; fonds qui seront répartis dans la journée entre les maquis participants, sous la responsabilité du chef de l'équipe de sécurité.

D'autres suspects sont arrêtés et emprisonnés dans les locaux de la gendarmerie. (Ils seront relâchés dans la nuit au moment du décrochage.) Laissons Ange Ariza rappeler ce qu'il fit avec ses hommes : " Je reçus comme instruction, avec le maquis "France" et le maquis "Liberté" composé uniquement d'espagnols, de faire un barrage en chicane à la sortie de Larnagol. Je choisis le dernier virage à la sortie du village qui me donnait la visibilité sur la route de Cahors et de Saint-Chels.

Je plaçai le maquis Espagnol sur la route de Saint-Chels avec une mitrailleuse qui couvrait l'enfilade de la route départementale de Larnagol et de Saint-Chels et le maquis "France" sur les hauteurs de la route nationale avec mitraillettes, fusils et quelques grenades défensives et offensives. Au barrage : une dizaine d'hommes avec fusils et grenades, gardant pour moi le fusil mitrailleur. Je donnai à chacun mes instructions tout en recommandant de ne pas faire de bruit et surtout de ne pas se montrer.

La matinée se passa sans voir les Allemands ; ce n'est que vers 13 heures que j'entendis des bruits de moteur. Je donnai aussitôt l'alarme en recommandant à mes hommes de n'ouvrir le feu qu'après la première rafale que je tirais au F.M.

J'aperçus trois voitures allemandes qui tombèrent dans le piège, et à vingt mètres je fis feu ; toutes les armes des maquisards firent de même, et plusieurs grenades explosèrent.

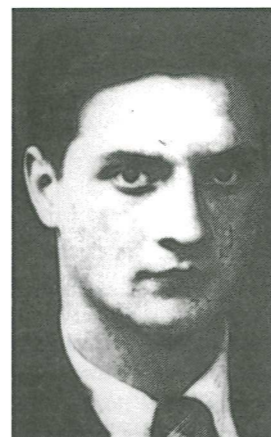
Surpris, les Allemands sortirent des voitures, plusieurs furent touchés et les autres sautèrent dans un champ pour essayer de rejoindre le Lot qui se trouvait à 500 mètres. Certains furent tués mais la riposte vint. Je donnai l'ordre de passer à l'assaut et me lançai à leur

poursuite. Je me trouvai face à un Colonel sur qui je vidai mon chargeur.

Je récupérai des armes, des papiers et trois voitures dont deux étaient en état de marche. Je comptai les morts allemands : 14, et pas un seul blessé de notre côté. Je donnai l'ordre de reprendre les positions et de faire bien attention. Je pris une voiture pour aller demander de nouvelles instructions à Cajarc.

Je fus reçu par le Lieutenant Antoine qui m'ordonna de rester sur mes positions jusqu'à la nuit. Je rejoignis mes hommes et les informai de cette décision que je trouvais tout à fait illogique. La soirée allait le confirmer.

Les Allemands informés par Paganel arrivèrent de Cahors, de Saint-Chels et de Calvignac et nous encerclèrent. Seule la route de Cajarc nous permettait un repli. Les Allemands s'étaient rapprochés de plus en plus, je trouvais plusieurs de mes hommes blessés dont un de mes anciens, dit Roosevelt, que me demanda de l'achever. Je n'en eu pas le courage. Je fis tout pour sauver le reste de mes hommes que j'embarquai rapidement dans les camions avec consigne de rejoindre Cajarc. Une dizaine d'hommes manquant, dont mon adjoint **Chomino**, je pris une voiture et revins en



arrière afin de les récupérer, mais un fusil mitrailleur trouva ma porte et mon pneu. Je fis donc demi-tour sur place et me dirigeai vers Cajarc car il n'y avait plus rien à faire. Je rattrapai mes hommes et rentrai dans Cajarc.

Nous étions encerclés de toutes parts par les Allemands, les G.M.R. et les miliciens. J'entrepris avec quelques hommes un tir d'entretien sur les G.M.R. qui se trouvaient sur la route de Villefranche-de-Rouergue. A la tombée de la nuit, je reçus l'ordre de me replier sur Livernon avec une centaine de maquisards. Nous passâmes la nuit dans une bergerie et ce n'est que le lendemain que j'appris la perte d'une dizaine d'hommes à Larnagol qui avaient été torturés et tués ; les uns sur place et les autres à la prison Saint-Michel à Toulouse."

RAPPORT ANGE ARIZA (PITCHORO)

Plus de 700 Allemands, la presque totalité de la garnison de Cahors, occupaient les hauteurs qui dominent Cajarc. Deux groupes mobiles de réserve (G.M.R.), venus de l'Albigeois et du Languedoc étaient là. Ainsi qu'une centurie de la milice.

De multiples accrochages eurent lieu. En fin d'après-midi, le moment du décrochage était venu. Malheureusement, le groupe du maquis "France" commandé par Chomino (Charles Boizard) ne put être averti par l'agent de liaison. Des F.T.P., Van Edmond, Queméré, Mouly et Cabrignac seront tués. Plusieurs autres capturés, amenés à Cahors puis à Toulouse et seront fusillés à la prison Saint-Michel.

C'étaient Chomino, quelques temps avant encore jeune instituteur à Couvert-Soturac, Larrive Georges, Grouze, Durand. Devant les attaques répétées des G.M.R., Philippe (J. Chapou) demanda à Alain (René Andrieu), à Gaston (Piéton) et à Coujouck (**Charles Cournou**) en mettant tout le matériel en sécurité.



L'EXPLOIT DE PHILIPPE

Quand Philippe voulut sortir de Cajarc, sa voiture et deux voitures dont une conduite par Sacco qui l'accompagnait, tombèrent sur un barrage de G.M.R. Philippe réussit à passer, mais pas Sacco, blessé, ni ses camarades. Tentant l'impossible, J.J. Chapou, rampa dans le fossé pour revenir vers ses hommes. Les G.M.R. se réjouissaient de leur succès et ricannaient bruyamment.

Tout à coup, revolver au poing, d'un bond, voilà Philippe derrière l'officier qui interroge les prisonniers. Philippe appui le canon sous la nuque de cet homme et crie : "Rendez-vous, sinon j'abats votre chef. Jetez vos armes à terre ! - Camarades, saisissez-les !" Frappés de stupeur, les G.M.R. obéissent, les voilà prisonniers des maquisards.

J.J. Chapou décida aussitôt de transporter Sacco à l'hôpital de Figeac. Il l'installa dans une voiture, contraignant l'officier G.M.R. à s'asseoir à ses côtés. Sur le siège arrière, un maquisard avec sa mitrailleuse en mains, surveille l'otage.

L'exploit va réussir. Sacco sera soigné à temps. Avant de partir vers Figeac, Philippe avait précisé à Suchard (Pierre Minet) qui commandait le groupe du maquis : "Si dans trois heures, je ne suis pas de retour c'est qu'il me sera arrivé malheur. Dans ce cas, par représailles, il faudra exécuter les G.M.R."

Exténué mais sa mission terminée, Philippe revint, une dizaine de minutes après l'heure fatidique.

Il était temps ! Les G.M.R. croyaient leur fin proche. Il n'en fut rien.

Un soldat de l'ombre tient ses promesses.

Les G.M.R. seront libérés après avoir abandonné leur matériel : 2 camionnettes, une mitrailleuse, deux fusils mitrailleurs, des revolvers, des grenades... Ils doivent se déchausser car le maquis manque de chaussures de qualité.

Quelques G.M.R. veulent suivre Philippe dans le maquis. J.J. Chapou refuse. Après une sévère sermonce, il conclut ironiquement : "Les maquisards ne sont pas des bandits. A l'occasion, vous pourrez en témoigner !"

La blessure de Sacco sera moins grave qu'on ne le craignait. Mais la police de Vichy décide d'envoyer deux de ses sbires pour le ramener à Cahors et le livrer à la Gestapo. Fort heureusement, Daniel informé du mauvais coup, réussit avec le courage et l'efficacité qui le caractérise à enlever Sacco et à le conduire à Molières.

Chez un patriote, M. Laborie, un ami de G. Cazard. Il y sera en sécurité et y restera jusqu'à la libération.

Avec son butin et ses hommes, Philippe réussit, dans la nuit à passer le Lot et à gagner une localité aveyronnaise.

Le lendemain, toutes les routes de la région Cajarcoise sont gardées par d'importantes forces de police accourues des départements voisins et même de Toulouse et de Perpignan. Dans les garnisons, les troupes allemandes sont consignées.

La grande majorité des maquisards s'est repliée sur les Causses dans la région de Marcilhac et ailleurs. Hercule, le traître infiltré dans la résistance, fait courir parmi eux le bruit de la mort de Philippe.

Avec beaucoup de bon sens et de courage, Coujouck dément cette fausse nouvelle et regroupe les hommes dispersés ici et là. Il s'emploie, aidé par les responsables des diverses formations à les acheminer vers le Haut-Ségala où ils seront plus en sécurité.

L'occupation de Cajarc et les opérations qui s'étaient déroulées dans le secteur eurent un retentissement exceptionnel. Les journaux ne purent pas dissimuler la nouvelle qui se répandit à travers le Lot. Et pas que là !

L'occupant et les collaborateurs vichyssois qui lui était dévoués ne se doutaient ni de la puissance, ni de l'organisation des maquisards. Leur courage fit l'admiration de tous les patriotes qui se réjouissent de leurs exploits. Les complices des nazis furent effrayés.

De ce jour, ils redoutèrent le pire et les troupes allemandes qui avaient subi des pertes importantes s'abstinrent de multiplier les sorties et les opérations de routine. L'autorité du maquis s'était affirmée spectaculairement. Cajarc fut un véritable coup de tonnerre qui décupla l'espoir des résistants en une victoire certe difficile mais enfin possible.

Ce 10 Avril 1944 restera un des hauts-faits les plus remarquables des F.T.P. Lotois.